

JOURNAL DE MONACO

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

PARAISANT LE DIMANCHE

Pour tout ce qui concerne l'Administration et la Rédaction du Journal, s'adresser à M. EUSEBE LUCAS, rédacteur en chef, à Monaco (Principauté).

Les lettres et envois non affranchis seront refusés

Les manuscrits non insérés, ne seront pas rendus.

Connais-tu le pays où les citrons mûrissent....? (GOETHE, la Chanson de Mignon).

ABONNEMENTS :

UN AN	12 francs
SIX MOIS	6 "
TROIS MOIS	3 "

Pour l'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez Mme Cendrier, éditeur de musique du Conservatoire impérial, rue du faubourg Poissonnière, 11.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

INSERTIONS :

ANNONCES	25 cent. la ligne
RÉCLAMES	50 "

On traite de gré à gré pour les autres insertions

BULLETIN MÉTÉOROLOGIQUE DU 4 AU 10 DÉCEMBRE.

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRADE			ETAT del'atmosphère	VENTS	DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRADE			ETAT del'atmosphère	VENTS		
	8 HEURES	2 HEURES	6 HEURES				8 HEURES	2 HEURES	6 HEURES				
4 Décembre	14	15	14	5	Beau	Nul	8 Décembre	13	14	13	9	Beau	Nul
5 Id.	14	14	14		id.	Id.	9 Id.	12	14	12	4	id.	Id.
6 Id.	14	14	14		id.	id.	10 Id.	12	14	11	8	id.	Id.
7 Id.	14	15	14		id.	id.							

MOIS DE NOVEMBRE 23 jours beaux : 3 de vent : 4 de pluie.

AVIS

Les personnes dont l'abonnement expire le 31 décembre sont priées de le renouveler afin d'éviter un retard dans l'envoi du journal.

Monaco, le 11 Décembre 1859.

La solution des événements politiques d'Italie est trop prochaine pour que nous passions longtemps sous silence tout ce qui s'y rapporte. Le congrès dont la réunion est fixée comme on sait, au 5 Janvier, peut être considérée dès à présent comme constitué ; quelques jours seulement nous séparent donc du moment où ses travaux vont commencer. Les préoccupations à ce sujet vont partout croissant.

Selon certaines feuilles, bien qu'on attende beaucoup du Congrès, il doit n'engager personne, car l'Angleterre fait ses réserves, le pape y apporte des craintes et des défiances, l'Autriche veut en circonscrire étroitement le programme, la Prusse et la Russie vont y siéger avec des secrètes espérances et des intentions douteuses, et la France réclame pour le sentiment national des satisfactions sur lesquelles on n'est point édifié.

Selon les autres, toutes ces appréciations

n'ont pas de bases sérieuses ; elles ne sont que la conséquence des hypothèses à qui le champ est resté si longtemps ouvert, et les grandes questions qui s'agiteront au sein du congrès y recevront une solution sérieuse et durable.

C'est cette dernière opinion qui prévaut à nos yeux. Nous croyons à une entente beaucoup plus complète qu'on ne le pense entre la France et les autres puissances. — Les soi-disants préparatifs d'armement de la France et de l'Angleterre que certains journaux considèrent comme « le salut courtois échangé » avant la passe d'armes entre deux adversaires, ne nous paraissent qu'un point de départ suranné de l'appréciation des relations actuelles de ces deux puissances. L'inquiétude même de l'Angleterre, et le long cri d'alarme poussé par elle n'ont servi qu'à lui montrer qu'elle s'agitait en vain, elle comprend aujourd'hui que le sentiment de l'Empereur, basé précisément sur l'oubli de rancunes et de préjugés surannés, est audessus des calculs ordinaires d'une politique étroite. Elle-même fait amende honorable en face des exigences égoïstes qu'on lui reproche ; le percement de l'isthme de Suez n'est plus une difficulté, et la question de la liberté du commerce maritime en faveur de laquelle un mouvement général européen se manifeste, ne saurait rencontrer chez elles de contradictions sérieuses et soutenues.

Le temps fait plus en politique qu'en tout autre chose. — Le long délai qui nous sépare de la paix de Villafranca, en laissant les intérêts particuliers, les passions et les menées secrètes épuiser leurs combinaisons, a montré la situation politique de l'Europe et celle de l'Italie en particulier sous un jour dont sauront tirer parti les hautes intelligences qui dirigeront le congrès ? Pendant longtemps l'Italie n'a été pour le touriste qu'un musée commençant au pied des Alpes et finissant à la mer ionienne. En ravivant ses ruines, en les délivrant de la poussière et de la boue qui les couvraient, les voyageurs, les artistes, tout ce monde de l'intelligence qui demande à l'écroulement des grandeurs passées l'ensegnement des grandeurs à venir, a donné à l'Italie l'élan d'une vie nouvelle ; c'est au conseil politique dont la mission est de régler les intérêts particuliers, c'est au congrès qu'il appartient de sauvegarder les indépendances que des ambitions pourraient vouloir absorber. Au reste, nous n'avons qu'un coup d'œil indirect à jeter sur toutes ces espérances et ces craintes ; si la Principauté fait partie de la grande famille des états italiens, le flot des agitations n'est pas venu jusqu'à elle, et le calme de son indépendance active et tranquille en est demeuré la meilleure garantie.

agit de continuel avertissements, de peur que si on laisse en repos, elles ne perdent l'habitude de se présenter et ne demeurent stériles en affections, ornements inutiles de notre mémoire. »

Les petits esprits de ce temps-ci, indépendants de tout, même du bon sens, font du mépris à l'endroit des vieux proverbes, ne savent-ils donc pas que les plus beaux génies n'ont pas été si dédaigneux et que souvent la meilleure de leurs pensées, le plus pur de leur trésor sont venus de là? On n'a qu'à lire le volume nouveau de M. Quitard pour s'en assurer, pour se convaincre qu'il n'est presque pas de beau vers dont les proverbes n'aient eu la primeur avant les poètes.

On a beaucoup admiré celui-ci de Théophile Gautier à propos de la femme.

car sa beauté pour nous est notre amour pour elle

Le proverbe latin avait dit bien des siècles auparavant: « Ce n'est point la nature qui rend la femme belle, mais l'amour. » et le proverbe italien: « N'est pas beau qui est beau, mais est beau ce qui agrée. »

Ce vers charmant de Saint-Evremond sur l'amour:

Tous les autres plaisirs ne valent pas ses peines.

est en germe aussi, et presque en fleur dans ce proverbe de la Provence: « Beaux pleurs d'amour valent mieux que les rires. »

Cet alexandrin d'une comédie assez ignorée du dernier siècle:

Les hommes font les lois, les femmes font les mœurs.

est la traduction mot à mot d'un autre proverbe provençal; mais il appartenait à un poète du dernier siècle de mettre en bon français ce qui n'était qu'en patois. La pensée dont il empruntait ainsi l'excellente formule était à cette époque dans tous les esprits.

Nous ne jurions pas que la femme, qui selon Sanial Dubay, fut toujours d'un caractère et d'un esprit plus républicain que l'homme, se rendit bien compte alors de ce qu'elle peut toujours devoir à son seigneur et maître; mais nous répondons du moins, car ses hommages le prouvaient, que l'homme savait fort bien, lui, ce qu'il devait aux femmes. Le sait-il encore? La galanterie nous paraît être devenue un préjugé dont on va se guérir au cercle. Tout est changé: il semble aujourd'hui qu'on ne peut plus vivre avec les femmes; jadis, tout au contraire, on ne savait comment vivre sans elles. L'agrément dans les relations, ce je ne sais quoi de doux et de liant qui existait dans les mœurs, venait de là. L'instruction se prenait au collège, et l'éducation près des femmes; le maître donnait le savoir, et les femmes le savoir-vivre; elles vous façonnaient pour elles, et je vous réponds qu'on était bien conditionné. Voltaire a dit: « L'esprit de société et d'agrément est communément le partage des femmes; il semble, généralement parlant, qu'elles sont faites pour adoucir les mœurs des hommes. » Avant lui, le chevalier de Méré, cet ami de Pascal qui fut au dix-septième siècle le type parfait de ce qu'on appelait l'honnête, c'est-à-dire le galant homme, avait écrit: « Un homme ne sait jamais vivre à moins que les femmes ne s'en soient mêlées. »

Shéridan, un Anglais, en est lui-même convenu: « Les femmes, a-t-il dit, nous gouvernent, tâchons de les rendre parfaites: plus elles auront de lumière, plus nous serons éclairés. De la culture de l'esprit des femmes, dépend la sagesse des hommes. » C'est bien galant, et ce n'est pas moins vrai.

A ce même propos, c'est-à-dire sur l'espèce de charme que les femmes du monde jettent dans les relations humaines, avec lequel on les vit tempérer longtemps l'impétuosité des mœurs, M^{me} Necker, a écrit une bien ingénieuse pensée: « Les femmes, dit-elle remplissent les intervalles de la conversation et de la vie, comme ces duvets qu'on introduit dans les caisses de porcelaines: on compte ces duvets pour rien, et tout se briserait sans eux. »

Il y a aussi dans le livre de M. Quitard des étymologies

intéressantes, celle de ces mots de tradition qui se dressent dans l'esprit accompagnées d'un point d'interrogation. Celle du mot *bas-bleu* par exemple. Il était de mode à Londres en 1798, nous dit-il, que les dames, s'érigeant en Philaminte ou en Armande, donnassent des soirées littéraires où le titre d'homme de lettres, plus ou moins justifié, suffisait comme introduction.

Un des membres les plus éminents de ces réunions, ajoute Johnson, et l'un de ceux en effet qui pouvait le mieux les accrédiiter et en faire le charme, était Stillingfleet. Son habileté à manier la parole et l'intérêt qu'il savait prêter à tout ce qu'il racontait le faisaient regarder comme un oracle. N'était-il plus là, les conversations devenaient languissantes, et les dames, à bout d'esprit, faute de celui qui, à force d'en avoir, savait si bien en inspirer: s'écriaient: « Décidément, nous ne pouvons rien faire sans les *bas-bleus*. » Or, vous saurez qu'on désignait ainsi Stillingfleet, parce qu'il avait l'habitude de n'être pas plus coquet de sa toilette que François les *bas-bleus*.

« Bientôt après, dit Quitard, la dénomination fut appliquée à chacune de ces dames, ainsi qu'à leur réunion, qu'on n'appela plus que le club des *Bas-Bleus*. »

Un autre livre qui sera recherché et lu avec un intérêt très-vif, c'est celui de M. L. Veillot (1). Les pensées de l'auteur y sont tout en dehors des luttres qu'il soutient dans son journal; l'homme de parti y prend ses vacances pour ainsi dire. C'est un poète, vraiment, et un peintre qui parle dans *ça et là*. Il s'y trouve des vers charmants, le style plein d'images. « Avec un peu d'ambition, » dit M. L. Veillot, j'aurais pu graver sur le frontispice de l'œuvre ce mot solennel et audacieux: ESSAIS! mais il aurait fallu des transitions et de l'appareil. J'ai moins redouté d'être parfois sérieux sur un titre frivole que de paraître un peu frivole, sous un titre sérieux — voici quelques lignes fort curieuses du chapitre le plus sérieux intitulé: CONFESSON LITTÉRAIRE. »

LA ROCHEFOUCAULD

Je ne fis jamais grand cas de La Rochefoucauld; c'est un précieux peu aimable et peu sincère. Son *amour-propre* aurait sans cesse besoin d'une définition qu'il ne donne pas, ou qu'il ne donne pas juste; et les trois-quarts de ses fameuses *Maximes* sont des pauvretés qui ne valent que par le tour, des bulles de savon qui se dissipent au moindre attouchement, des noix creuses. On ôte l'enveloppe amère et dure, et il n'y a rien.

LA BRUYÈRE

La Bruyère, au contraire, m'enthousiasma. J'aimais sa pointe, son éclat, son poli. Il a baissé dans mon esprit. Cette fine pointe ne pénètre pas toujours bien avant, elle est habituellement trempée de fiel; enfin, le volume quoique court, devient pesant dès le milieu. La Bruyère est un vieux garçon mécontent des femmes, un littérateur mécontent de la société. Il ne se trouve pas en assez bonne place pour un homme qui sait le grec et qui écrit bien le français.

M. DE LAMARTINE

J'ai laissé M. de Lamartine. Je le mettais au-dessus de tout pour l'ampleur et la douceur du flot poétique. Il me semblait, en le lisant, que je voyais mes émotions couler de mon cœur, et que c'étaient là les pensées qui s'efforçaient de chanter en moi. Je croyais alors que les sensations étaient dépensées. *Jocelyn* parut. Je n'avais aucune religion.

Cependant je fus choqué du sujet. Je trouvais que *Jocelyn* était faux en tout, faux prêtre, faux amant, faux dans sa passion, faux dans son langage, et plus ennuyeux que le vainqueur d'Ivry et de Gabrielle célébrés sur le trombone de Voltaire. A présent que j'ai vu de vrais prêtres, *Jocelyn*, avec son rabat moucheté de pleurs amoureux, me semble surtout ridicule. *Jocelyn* est un philanthrope et un protestant habillé en prêtre. D'un philanthrope et d'un protestant, jamais on ne fera un

(1) PARIS, Gaume frères et G. Duprey, rue Cassette, 4.

personnage poétique. C'est contre nature. Aucun de tirer une poésie vraie d'un sentiment faux. *Jocelyn* a été tué par l'ennui. La vaine élégance des vers ne l'a pas sauvé. Il n'en restera que quelques morceaux détachés, peu nombreux; et ce sera, je pense, le destin de tout ce qu'à écrit M. de Lamartine au profit des *bas-bleus* contradictoires du doute contemporain. Ni la piété ni l'impiété de l'âge prochain ne viendront de cet auteur. Il avait de beaux dons. Quel jet de poésie, même dans la prose! Comme les images abondent, se précipitent, s'entassent! Que de richesses pour ne faire qu'un bruit stérile!

CHATEAUBRIAND

Chateaubriand a tenu et mérité une grande place, mais ce n'est pas mon homme, en vérité. Ce n'est ni le chrétien, ni le gentilhomme, ni l'écrivain tels que je les aime; c'est presque l'homme de lettres tel que je le hais. L'homme de phrase, toujours affairé de sa pose et de sa phrase, qui met sa phrase dans sa pose, qui met sa pose dans sa phrase, qui pose pour phraser, qui phrase pour poser, qu'on ne voit jamais sans pose, qui ne parle jamais sans phrase. Tout son cœur et tout son esprit sont dans son encrier avec toutes ses phrases, et il a fait de cet encrier un piédestal où il prend toutes ses poses. Il est de ceux qui ne savent écarter aucune pensée capable de revêtir une belle couleur et de rendre un beau son...

J'ai vu à Saint-Malo le fameux tombeau de Chateaubriand, sur un rocher qui apparaît de tous les points de la rade. L'emphase de ce tombeau peint l'homme et ses écrits, et leur commune destinée. Chateaubriand a exploité sa mort comme son talent; il a pris dans son tombeau une dernière pose, il a fait de ce tombeau une dernière phrase; une phrase qui se pût entendre au milieu du bruit de la mer, une pose qui se pût voir encore de loin dans la brume et dans la posterité. Mais ce calcul sera trompé. N'ayant toute sa vie songé qu'à lui-même et rien fait que pour lui-même, Chateaubriand a péri tout entier. Sa gloire, placée en viager, est venue s'éteindre dans cette mer dont il a voulu suborner le murmure pour le transformer en un applaudissement éternel.

LOUIS VEUILLOT.

Enfin, un poète nouveau venu dans la carrière, M. Abel Jannet vient de nous envoyer aussi son œuvre: LES PARFUMS DE LA FAMILLE (1). C'est le saint et consolant début d'une muse qui veut faire de sa richesse poétique la servante d'une idée forte et vivace. Nous en ferons juger bientôt nos lecteurs, qui doivent se souvenir de la *Nichée de petites filles*.

(1) PARIS, Jules Faride, libraire éditeur, galerie de l'Odéon, 5 à 7.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 9 au 15 Décembre 1859

NICE. — b. *St-Joseph*, c. Delpiano J., march. div.
Id. — b. *St-Joseph*, c. Palmaro, march. div.
Id. — b. *Conception*, c. Sibono B., march. div.
GÈNES. — b. *Madeleine*, c. Delorenzi, march. d.
Id. — b. *St-André*, c. Sibono, march. div.
ALASSIO. — b. *Mont de Piété*, c. Rattero, pom. de ter.

Départs du 9 au 15 Décembre

MENTON. — b. *St-Joseph*, c. Palmaro, m. d.
Id. — b. *Madeleine*, c. Delorenzi, m. d.
Id. — b. *St-André*, c. Sibono, m. d.
Id. — b. *Mont de Piété*, c. Rattero, pom. de ter.
VINTIMILLE. — b. *Conception*, c. Sibono B., m. d.

E. LUCAS, Rédacteur-Gérant.

Imprimerie du JOURNAL DE MONACO, rue de Lorraine.